



ALBERT VIDALIE
Chandeleur l'artiste

LE DILETTANTE

DU MÊME AUTEUR

Romans

- C'était donc vrai*, éd. Julliard, 1952
Les Bijoutiers du clair de lune, éd. Denoël, 1954
La Bonne Ferte, éd. Denoël, 1955
La Belle Française, éd. Denoël, 1959
Le Pont des Arts, éd. Denoël, 1961
Les Verdures de l'Ouest, éd. Julliard, 1964

Nouvelles

- Cadet la Rose*, éd. Julliard, 1960
Les Hussards de la Sorgue, éd. Denoël, 1968
L'Aimable Julie, Monsieur Charlot et consorts,
Le Dilettante, 2010

Théâtre

- Les Mystères de Paris*, d'après Eugène Sue,
revue *L'Avant-scène théâtre* n° 102, décembre 1954
La Nuit romaine,
revue *Paris-Théâtre* n° 118, mars 1957

Albert Vidalie

Chandeleur l'artiste

avant-propos de
Patrice Ducher

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture © Estelle Dubois, d'après la photo
de mariage des parents d'Albert Vidalie, 1911
première édition, René Julliard, 1958

© le dilettante, 2013
ISBN 978-2-84263-784-2

Avant-propos

*Mieux que personne, les Chandeleur savent qu'il faut croire aux histoires que se racontent les hommes quand ils ne sont pas très heureux.*¹

Cette phrase de *Chandeleur l'artiste* contient toute la mélancolie et le charme fragile d'Albert Vidalie, ce merveilleux *colporteur de mots et de gestes*², comme l'avait si bien défini son ami Antoine Blondin.

Réédité³ aujourd'hui par le Dilettante, l'auteur des *Bijoutiers du clair de lune* entraîne le lecteur sur les chemins du paradis perdu de

1. Albert Vidalie, *Chandeleur l'artiste*, Le Dilettante, 2013, p. 74.

2. Antoine Blondin, *Monsieur Jadis ou l'école du soir*, éd. La Table Ronde, 1970.

3. Albert Vidalie, *Chandeleur l'artiste*, éd. Julliard, 1958.

son enfance, en passant au crible de son imaginaire d'écrivain-poète ses souvenirs dans une banlieue parisienne au charme très bucolique.

*Mes plus lointains souvenirs d'enfance remontent au temps de la guerre. Celle que préfère Georges Brassens : 14-18. Lorsque j'étais enfant, j'habitais avec mes grands-parents un lieu encore campagnard, sur la route de Versailles, aujourd'hui envahi par les immeubles de la ville. C'était un temps de joie. Si j'avais à choisir mon paradis, c'est ce temps de mon enfance que je choisirais.*⁴

Dans l'entre-deux-guerres, et jusqu'à la période de construction des grands ensembles au début des Trente Glorieuses, la banlieue parisienne ressemblait plus à la campagne – avec ses petits villages, ses jardins ouvriers, ses cabanes de bois – qu'aux cités de béton industrielles et sans âme qu'elle est devenue aujourd'hui. L'action du roman, qui conte l'histoire de la famille Chandeleur, se situe dans un de ces villages, Sainte-Flore (le Châtillon de son enfance).

Le récit se déploie tel un arbre généalogique (la passion d'Hector Chandeleur) et nous décrit, au fil des pages, la vie et les rêves des

4. Albert Vidalie, notes manuscrites inédites.

principaux membres de la famille Chandeleur dont les ressemblances avec la véritable famille d'Albert Vidalie ne sont pas fortuites.

Alphonse Falentine, ouvrier à la retraite, et Victoire, sa femme, ont eu deux filles : Octavie, l'aînée, épousa Maningue et Louise, la cadette, épousa François Chandeleur.

Aujourd'hui âgés, les parents Falentine consacrent tout leur temps disponible aux souvenirs, aux soins du jardin et à leur unique petit-fils, Fanfan, fils de François Chandeleur, dit Chandeleur l'artiste.

D'autres personnages gravitent autour des deux branches principales de la famille.

Les Maningue s'ingénient à voler leur prochain. Leur dernier rêve (fabriquer de l'or) s'envolera en fumée dans l'immense four qu'un inventeur plus arnaqueur qu'eux est parvenu à leur faire construire.

Émile Zingue, beau-frère d'Hector Chandeleur, noie ses angoisses dans l'alcool : séparé de sa femme, il ne lui reste que les rêves éphémères que lui procure la boisson mais il est, de tous, le plus lucide sur l'avenir, le sien comme celui des autres.

Par son mariage, Chandeleur l'aîné est entré dans la quincaillerie de sa belle-famille. S'il n'a pas vraiment choisi son métier,

celui-ci lui donne des satisfactions : une certaine aisance financière et surtout l'accès à la petite-bourgeoisie florissante. Reste que pour frayer avec les notables de la cité, Hector Chandeleur se rêve des ascendances hors de son rang, en bâtissant des arbres généalogiques plus flatteurs. Il subvient néanmoins aux besoins de son frère cadet, François, qui le tape régulièrement, par solidarité de sang, celui des Chandeleur qui coule, malgré lui, dans ses veines.

Chandeleur l'artiste (le père d'Albert Vidalie), s'il possède dans les mains le bon métier de typographe, ne l'exerce qu'épisodiquement. Instable néanmoins optimiste, il remet toujours à des lendemains qui chantent ses projets de vie meilleure et s'adonne, en attendant, à la peinture des petits chats, à la chanson de cabaret et aux amitiés de plein vent.

Au milieu de toutes ces vies d'adultes, plus bancales les unes que les autres, le jardin des parents Falentine est un havre de paix où chacun revient volontiers pour se ressourcer quand rien ne va plus et pour croire que tout est possible encore.

C'était le temps des bonheurs paisibles. Les odeurs de la maison variaient au rythme

*des saisons : confitures, pommes sèches, potages mitonnés... Puis, tout à coup, survenait le printemps. L'air embaumait comme un bouquet de mariée et les fenêtres s'ouvraient sur un jardin en fleurs.*⁵

Fanfan aime s'y retrouver pour prolonger le temps de l'enfance insouciante et rêveuse, mais comme tout paradis perdu, il finira par s'en éloigner, en entrant, lui aussi, dans la vie d'adulte.

Albert Vidalie relate dans *Chandeleur l'artiste* la période où, à la faveur d'un emploi qu'a trouvé son père, il est retourné vivre, comme Fanfan, chez ses parents et a découvert la vie difficile des ouvriers d'un quartier de Troyes. Prélude aux jours noirs de sa jeunesse où il devrait, à son tour, franchir le seuil des usines.

Nous avons vécu tous les trois, deux années entières, dans la rue Cocarde. Deux ans, cela m'a paru une éternité. Le seul salut des hommes qui vivaient dans cette rue, c'était le vin du samedi soir. Ils piquaient une cuite qui durait quarante-huit heures et repartaient à l'usine le lundi. J'ai découvert le réalisme avant d'avoir l'âge de vivre

5. Albert Vidalie, notes manuscrites inédites.

*la dure réalité du monde. J'ai vécu dans des quartiers sordides où toute la poésie du monde était balayée au coin de la rue et quand on allait au bout de la rue, elle était encore plus loin. Je suis arrivé à survivre car j'étais très imaginatif.*⁶

Dans la chronique familiale de *Chandeleur l'artiste*, Albert Vidalie exprime, avec tendresse et émotion, l'élégance secrète de ceux qui préfèrent toujours s'enivrer de rêves mortels que calculer leur vie.

Patrice Ducher

6. Entretiens radiophoniques avec Roger Pivin en 1959.

À mon ami Antoine Blondin.

I

Sainte-Flore est une modeste paroisse de la banlieue parisienne, située aux confins de Robinson et de Fontenay-aux-Roses. L'église, due à la générosité d'un Dufayel de la Restauration, fut dotée, suivant le goût du donateur, de ce style néogothique d'une époque qui fit beaucoup pour l'art officiel. Malheureusement ces recherches architecturales occasionnèrent de gros frais et l'entrepreneur fut contraint d'acheter le matériau à bas prix pour équilibrer son devis. En conséquence, dix ans après sa construction, le monument donnait déjà des signes de vétusté. C'est du reste d'un excellent effet sur les touristes et le Baedeker le signale comme « un pur joyau de l'art ogival français de la seconde moitié du xv^e siècle ».

Cependant cette décrépitude prématurée eut parfois des conséquences plus fâcheuses.

Ainsi, Sainte-Flore a déjà eu trois recteurs tués sous elle. Le premier, justement réputé pour la violence de ses sermons, se cassa les reins en s'écroulant avec la chaire vermoulue pendant le carême 1853. Le second, un quinquagénaire de nature bricoleuse, essayait de réparer l'abat-son de la face sud qui risquait de tomber sur ses paroissiens lorsqu'il fut décroché par le vent et vint s'aplatir malencontreusement sur le parvis. On le canonisa en 1927. La troisième et dernière victime reçut un ange détaché de la voûte ce matin de 1916 que choisirent les servants de la Grosse Bertha pour tirer sur la place du Marché.

Une tentative de réfection entreprise en 1867, sur l'initiative de Jean-François Chevarin, l'architecte (membre du Tiers-Ordre et grand-père de l'actuel professeur de dessin aux écoles, à qui l'on doit le nouveau lavoir municipal et les bâtiments de la Poste), n'aboutit jamais. L'Empire était déjà sournoisement travaillé par le radicalisme : le montant de la souscription se révéla nettement insuffisant et les travaux de restauration ne dépassèrent jamais le niveau du grand portail. Jean-François Chevarin, secrètement appuyé par le clergé, fut nommé, trois mois plus tard, inspecteur des Monuments historiques. Le

comité se dispersa. L'échafaudage abandonné pourrissait lentement et finissait de se désagréger lorsqu'une escouade de l'armée versaillaise qui bivouaquait sur la place de l'Église décida d'utiliser ses derniers débris pour faire cuire la soupe.

Depuis cette date, personne ne s'est soucié de l'église. Le carillon de Sainte-Flore répand dans les campagnes environnantes le témoignage de ce triste état de choses. Le cadran de bois de l'horloge, vermoulu, disjoint par un siècle d'intempéries, offre mille obstacles au libre jeu des aiguilles et celles-ci n'indiquent plus l'heure qu'avec une exactitude toute relative. De là l'expression : « Moins une à Sainte-Flore ! » passée en proverbe dans la langue régionale.

L'agglomération s'est construite autour d'un relais sur la route royale. Un petit coteau l'abrite des vents d'est. Des vignobles s'y étalaient autrefois ; il en reste quelques rares pieds de vigne dispersés dans les jardins. Un ruisseau serpente au fond du vallon. Il dispense suffisamment d'humidité pour assurer une certaine aisance aux familles établies sur ses rives. Aussi toutes les belles fortunes florissantes sont-elles d'origine maraîchère. La commune s'oriente du sud au nord. La moitié

nord, de construction relativement récente, se compose en majeure partie de maisons locatives vieilles d'une cinquantaine d'années et de petites fabriques artisanales. Elle s'honore de quatre cheminées d'usine et l'aube y est généralement triste. Les citoyens de Sainte-Flore ont coutume de choisir leurs maires parmi les entrepreneurs de maçonnerie de la commune. C'est pourquoi la moitié sud a été abandonnée depuis longtemps à ses propres moyens par une municipalité opportuniste : la nature du sous-sol creusé de carrières à plâtre ne permettant pas les grandes constructions dans cette partie de la ville.

Le sud de la commune appartient aux jardiniers et aux philosophes.

Deux voies principales desservent le territoire de Sainte-Flore : l'avenue Ledru-Rollin, qui va de l'église au pensionnat, en passant par la nouvelle Poste (les Florisantins de vieille souche l'appellent la rue Drollin, par contractions successives), et la rue Conduisant-à-la-Gare, plus tortueuse, qui descend des hauteurs du plateau Cauchard et va se perdre dans les jardins maraîchers du vallon où passe la voie ferrée. Dans cette dernière rue s'ouvrent la plupart des cafés où fréquente le petit peuple. Jusqu'à 1920 l'on y buvait encore

le vin du pays, un cru qui atteignait ses huit degrés les années signalées par le passage d'une comète.

Les pluies d'automne, les violentes averses des orages d'été s'écoulent par cette rue qui est le chemin de plus grande pente entre le plateau et le vallon. Elles ont fini par la creuser de profondes ravines vers le bas. La municipalité, en proie à des préoccupations plus importantes, n'a jamais jugé utile d'y entreprendre des réparations. Personne ne s'en plaint parmi les usagers. Ceux-ci sont des gens paisibles qui, mis à part la passion du tabac, se satisfont aisément des plaisirs qui ont distrahit leurs anciens, les vieux vigneron florissantins. Au dernier printemps, un églantier a poussé ses branches entre deux pavés disjoints, au beau milieu de la chaussée. L'arbuste croît en paix car les voitures ne passent jamais par la rue Conduisant-à-la-Gare. C'est là que jouent les enfants pauvres, rêvent les amoureux et dorment les buveurs surpris par le vin.

Les guerres, les saisons héroïques et les bouleversements sociaux ont souvent imposé des changements dans la dénomination des rues. C'est ainsi que le boulevard de la République s'est appelé successivement, au cours de l'histoire, sentier de la Procession,

allée Saint-François, passage des Trois-Glorieuses, rue Flourens puis avenue du 17^e. Toutes les autres voies de la commune ont subi les mêmes métamorphoses – singulièrement au cours des dix dernières années – ; seule, depuis que le chemin de fer dessert Sainte-Flore, la rue Conduisant-à-la-Gare n’a jamais changé de nom. Les gens sérieux, ceux qui ont quelque influence sur l’aspect de la commune, l’ont oubliée. Les autres se gardent bien d’en parler.

Environ deux cents mètres après son point d’intersection avec l’avenue Ledru-Rollin, la rue Conduisant-à-la-Gare longe la fosse Cauchard. Un sentier s’en détache, file à travers des touffes de lilas et de noisetiers, et conduit au « Lampion », un petit bal-buvette qui n’est ouvert que pendant la belle saison. Derrière les tonnelles, la pente s’élève, raide, touffue, barbelée d’aubépines, de ronces et de sureaux, jusqu’aux haies du jardin Falentine qui couronne le plateau Cauchard à cet endroit.

Cauchard fut un grand Français. Il naquit vers l’époque où se construisait l’église de Sainte-Flore. Venu à pied de son petit village du Limousin avec une paire de sabots et deux sous dans sa poche, il sut bientôt, grâce à

d'heureuses initiatives appuyées d'un sérieux esprit d'économie, acheter à bon prix deux brevets qui devaient en faire rapidement l'homme le plus riche de son temps. C'est à lui, en effet, que l'on doit la fabrication industrielle de la pendule-pointeuse et de la cravate à monture. La bourgeoisie de Sainte-Flore s'honore encore de l'avoir compté parmi ses membres. Sur le tard de sa vie, il abandonna les affaires et devint philanthrope. Il fit construire un orphelinat ouvrier, un château en style rocaille pour abriter ses vieux jours, présida l'Œuvre de l'Aide aux Filles-mères, fonda une crèche pour les petits enfants pauvres et mourut très riche.

Falentaine est jardinier. Ses tomates sont les plus belles de la région. Il ne sort jamais de son jardin. Le temps qu'il ne consacre pas à la culture, il le passe à fumer sa pipe, sous la tonnelle l'été, au coin du feu l'hiver. Il aime aussi à construire, pendant ses loisirs, des petits abris en forme de boîte aux lettres qu'il accroche ensuite aux murs de sa maison, sous les chéneaux. Les oiseaux y nichent pendant la mauvaise saison. Victoire Falentaine, sa femme, s'occupe de conserves ménagères, de tricot et de confitures. Elle approvisionne en fruits et légumes trois

boutiques de Sainte-Flore et le restaurateur de la place du Marché. Elle aime à raconter des histoires : celles qu'elle a vécues, d'autres aussi qui lui vinrent à l'esprit sur le tard. Les produits du jardin permettent aux Falentine de vivre aisément et même de venir parfois en aide à leurs filles. Octavie, l'aînée, et Louise, la cadette, furent heureuses pendant un certain nombre d'années, puis vint le temps où, l'une après l'autre, elles sortirent du jardin pour se marier. Octavie épousa Maningue, et Louise François Chandeleur. Ni l'une ni l'autre ne se sont bien trouvées de ce changement, l'héritage des vertus Falentine étant mal réparti entre elles. Octavie reçut l'esprit d'économie, mais ne comprit jamais qu'il ne s'était développé chez les Falentine que pour leur permettre de rêvasser en paix. Louise reçut leur penchant marqué à la rêverie, mais ne sait pas que ce qui en fait le charme, chez ses parents, c'est qu'il ne va pas sans une épargne saisonnière. Car la vie des vieux est rythmée par le lent cheminement des saisons et leur activité dépend de la pluie et du soleil. Les deux filles Falentine n'ont gardé qu'un point commun avec leurs parents : l'amour du jardin. Elles l'ont transmis à leurs nouvelles familles.